

**GEOFFROY
D'ASTIER DE LA VIGERIE**

L'EXÉCUTION DE DARLAN

LA FIN D'UNE ÉNIGME



Geoffroy d'Astier de La Vigerie

L'Exécution de Darlan

La Fin d'une énigme

© Geoffroy d'Astier de La Vigerie, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1294-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

Le 24 décembre 1942, l'amiral François Darlan, haut-commissaire en Afrique du Nord, est abattu à Alger par Fernand Bonnier de la Chapelle. Symbole de la collaboration avec l'Allemagne, Darlan, ancien chef du gouvernement de Vichy était encore, deux mois plus tôt, le chef des armées françaises et le successeur désigné du maréchal Pétain. Son meurtrier, pris sur le fait, déclare avoir agi seul. Quelques heures après l'attentat, le juge d'instruction au tribunal militaire permanent d'Alger, le commandant Roger Rondreux, conclut de fait à un crime isolé. Condamné à mort par le tribunal militaire d'Alger, Fernand Bonnier de la Chapelle, âgé de vingt ans, est fusillé à l'aube du 26 décembre. Cependant, le général Giraud qui succède à Darlan soupçonne un complot et redoute d'en être la prochaine victime. Le 9 janvier 1943, il désigne un nouveau juge d'instruction, le commandant Albert-Jean Voituriez, appelé du Maroc, qui commence le jour-même son enquête en interrogeant le commissaire André Achiary, chef de la brigade de surveillance du territoire à Alger, dont le témoignage s'avère déterminant pour la suite de l'enquête :

Achiary : « J'accuse deux personnes d'être les instigateurs directs du meurtre de l'amiral Darlan. Ces deux personnes sont : l'abbé Cordier, demeurant à Alger, 2 rue La Fayette, et Henri d'Astier de La Vigerie demeurant au même endroit, secrétaire adjoint aux Affaires politiques au Haut-Commissariat en Afrique française. Ces deux personnes ont fait assassiner l'amiral Darlan pour le compte et au profit du Comte de Paris¹ [...]. »

. En l'espace de quelques jours, le juge Voituriez met au jour un complot monarchiste au profit du comte de Paris dans lequel sont directement impliquées quatre éminentes personnalités royalistes : Henri d'Astier de La Vigerie, secrétaire d'État adjoint aux Affaires politiques, Alfred Pose, secrétaire d'État aux Affaires économiques, son directeur de cabinet Marc Jacquet et l'abbé Louis Cordier, secrétaire et ami intime d'Henri d'Astier. Ils sont reconnus coupables

d'avoir organisé un complot « dans le but de changer de gouvernement, complot qui a été suivi d'un acte destiné à en préparer l'exécution, à savoir : l'assassinat de l'amiral Darlan, chef du gouvernement légalement établi² ».

Les résultats de son enquête amènent également le juge Voituriez à soupçonner que l'assassinat de Darlan a été décidé le 19 décembre 1942 au cours d'une entrevue entre le comte de Paris et le général François d'Astier de La Vigerie, adjoint du général de Gaulle, qui s'est déroulée à Alger au domicile d'Henri d'Astier, son frère.

Dans les heures précédant son exécution, Fernand Bonnier de la Chapelle avait fait des révélations aux deux officiers de la garde mobile chargés de sa surveillance, le capitaine Gaulard et le lieutenant Schilling. Consignées dans un rapport, les déclarations de Bonnier mettent en évidence ses liens personnels avec Henri d'Astier et son fils Jean-Bernard, et évoquent la mission de François d'Astier à Alger :

Bonnier de la Chapelle : « J'ai tué l'amiral Darlan parce que c'est un traître, il vendait la France à l'Allemagne à son profit [...]. J'ai appris qu'une personne [François d'Astier] venant de la part du général de Gaulle avait demandé à être reçue par l'Amiral. [...] L'Amiral a refusé de recevoir l'envoyé du général de Gaulle, marquant sa volonté de garder pour lui le pouvoir. Certaines personnalités ont parlé devant moi de cette démarche infructueuse et ont dit : " Il faut que Darlan disparaisse. " [...] Le comte de Paris que je connais est depuis plusieurs jours ici. Je connais bien aussi d'Astier de La Vigerie [Henri], ils sont plusieurs frères, l'un est chez de Gaulle [François], un autre était avec moi aux chantiers³ [Jean-Bernard]. »

Si l'implication de ma famille dans ce qu'il est convenu d'appeler « L'affaire Darlan » ne fait de doute pour personne, en revanche son rôle a été interprété de diverses manières et même travesti par certains auteurs désireux de faire prévaloir leurs idées. Leurs points de vue, aussi séduisants soient-ils, n'ont fait qu'embrouiller la compréhension de tous ceux et de toutes celles qui s'intéressent à cette période de l'histoire. Je tenais à rétablir la vérité sur le déroulement des faits qui ont abouti à l'exécution de l'amiral Darlan.

CHAPITRE 1

La trahison de Darlan

Le 18 novembre 1942, le général d'Astier de La Vigerie, un des chefs de l'armée de l'Air française, est exfiltré de France par un Lysander, un avion de la Royal Air Force spécialisé dans les transports clandestins de nuit. Il est accueilli à Londres par le général de Gaulle. Les deux hommes discutent essentiellement du débarquement allié en Afrique du Nord qui s'est déroulé dix jours plus tôt et de la prise de pouvoir de l'amiral Darlan qui s'en est suivie. François d'Astier se montre particulièrement hostile à l'égard de Darlan comme en témoigne le télégramme que le général de Gaulle adresse ce jour-là aux généraux Koenig et Larminat :

Le général de corps aérien d'Astier de La Vigerie est arrivé aujourd'hui de France à Londres par avion [...]. Il déclare que tout le monde en France est unanime sur les deux points suivants : Darlan est un traître qui doit être liquidé. Giraud a le devoir de se rallier à la France Combattante⁴.

Dans les jours suivants son arrivée à Londres, François d'Astier ne manque pas une occasion de condamner violemment Darlan, aussi bien en privé qu'en public. Ses déclarations, qui s'apparentent à des appels au meurtre, sont relayées par le capitaine Jean Pompéi, son aide de camp, dans des articles publiés par l'hebdomadaire *La Marseillaise*, organe de presse de la France Combattante. Le 25 novembre, au quartier général des forces françaises combattantes, mon grand-père tient une conférence de presse au cours de laquelle il explique que la trahison de Darlan mérite une condamnation exemplaire, propos rapportés dès le lendemain par la presse anglaise :

Le général d'Astier de La Vigerie, chef de l'armée de l'air française échappé de France, dénonce la trahison de Darlan. Il a exprimé son mépris à l'égard de Laval mais s'est montré encore plus sévère au sujet de Darlan en déclarant : « La trahison d'un officier doit toujours être jugée sur d'autres bases que celle d'un homme politique⁵ . »

« L'Afrique du Nord a été mise entre les mains de Darlan, l'homme le plus haïssable et le plus méprisable de France⁶ . »

Ces condamnations sans appel sont confirmées par l'historien-témoin Jean-Louis Crémieux-Brilhac qui a bien connu mon grand-père à Londres⁷ et qui écrit à son sujet : « Le général d'Astier nourrissait une hostilité inexpiable contre Darlan [...]. Il avait répété haut et fort que rien ne serait possible tant que le traître ne serait pas liquidé⁸ . »

L'aversion de François d'Astier à l'égard de Darlan trouve son origine dans les rapports que les deux hommes ont entretenus auparavant.

François Darlan – François d'Astier, deux militaires d'exception

Ma famille est originaire de Vernoux-en-Vivarais, en Ardèche. Anciennement appelée Astier, elle a été anoblie sous la Restauration avec le titre héréditaire de baron⁹. Au cours du XIX^{ème} siècle, la plupart de ses rejetons mâles passent par l'École polytechnique puis choisissent le métier des armes. Raoul, mon arrière-grand-père, n'échappe pas à cette tradition. Né en 1850, il obtient le diplôme de polytechnicien puis fait carrière dans l'armée comme officier d'artillerie¹⁰. En 1881 il épouse Jeanne Masson-Bachasson de Montalivet, arrière-petite-fille de Jean-Pierre Bachasson, comte de Montalivet¹¹, et d'Adélaïde Starot de Saint-Germain, une des filles naturelles du roi Louis XV. De leur union naissent huit enfants à qui ils vont inculquer une éducation où se mêlent la force des traditions et le sens de l'honneur.

Cadet des quatre garçons¹², François, mon grand-père, est né au Mans le 7 mars 1886. Sorti sous-lieutenant de l'école spéciale militaire de Saint-Cyr en

1909, il commence la guerre de 1914 avec son régiment de cavalerie, le 13^e Dragon. À la fin de l'année 1915, il intègre l'aviation et devient pilote de chasse à l'escadrille Nieuport 65 où Charles Nungesser est son camarade de combat. Promu capitaine en avril 1917, il crée et commande l'escadrille SPA 88 surnommée « Les Serpents ». Il remporte cinq victoires en combat aérien et termine la guerre avec sept citations et la Croix de guerre. Après avoir accompli plusieurs missions à l'étranger comme attaché de l'Air, il prend part de 1927 à 1929 à des opérations de guerre au Maroc où il assure le commandement du centre de Fez et celui du groupement d'aviation du Sud. Son action lui vaut d'être promu lieutenant-colonel et de recevoir deux nouvelles citations. Général de brigade aérienne en 1936, il prend un an plus tard le commandement de la quatrième région aérienne basée à Aix en Provence, devient titulaire de la chaire de l'aéronautique des hautes études de la Défense nationale puis inspecteur général des Écoles.

Le 10 septembre 1939, une semaine après la déclaration de guerre, il est nommé général de corps aérien¹³ et placé à la tête de la zone d'opérations aériennes du Nord de la France (la ZOAN) qui couvre toute la région où le général Maurice Gamelin, chef d'état-major de la Défense nationale, s'attend à ce que l'Allemagne porte son effort principal comme en 1914. Le « généralissime » est convaincu que l'ennemi n'attaquera pas par l'Est, défendu par la ligne Maginot, ni par le Nord-Est naturellement protégé par le massif des Ardennes qui est, selon lui, infranchissable par des unités motorisées. Pour diriger la bataille aérienne de France François d'Astier dispose des deux tiers des forces aériennes françaises, soit environ 800 avions face aux 4 500 appareils que la Luftwaffe s'apprête à engager dans la bataille. Ce déséquilibre importe peu au général Gamelin qui ne croit pas en la valeur de l'aviation. Selon ses conceptions héritées de la guerre 14-18, l'aviation n'est qu'une arme auxiliaire au service des unités d'infanterie.

C'est à l'occasion de réunions organisées par le général Gamelin que François d'Astier fait la connaissance de l'amiral Darlan qui commande les forces navales françaises.

François Darlan est né à Nérac le 7 août 1881. Il est le fils de Jean-Baptiste Darlan, maire de Nérac, député républicain puis ministre de la Justice en 1896. Sa mère, Marie Espagnac, est décédée en 1885 à l'âge de 34 ans. Sorti de l'École navale en 1901, Darlan mène une carrière brillante dans la Marine. Durant la

Première Guerre mondiale il commande une batterie terrestre de canonnières. En 1925, il devient chef de cabinet du ministre de la Marine, Georges Leygues, qui est un grand ami de son père. Dès lors il progresse rapidement dans la hiérarchie militaire : vice-amiral en 1932, il est promu amiral en 1937 et nommé simultanément commandant en chef de la Marine nationale. Darlan n'a pas bonne réputation. D'un tempérament brutal et colérique, on le dit ambitieux, opportuniste et intrigant. Cependant, il est un remarquable chef militaire et sous son commandement la flotte française est devenue la quatrième puissance maritime mondiale.

La guerre éclair

Le 10 mai 1940, après plusieurs mois d'attente, Hitler met fin à la « drôle de guerre » en lançant ses armées sur la Hollande, la Belgique, le Luxembourg puis la France. Pour venir au secours de la Belgique, le général Gamelin déclenche la « manœuvre Dyle » qui consiste à engager en Belgique les meilleures forces françaises, ce qui a pour conséquence d'affaiblir le front sur la Meuse. C'est ce qu'espérait Hitler qui lance aussitôt une attaque à travers le massif des Ardennes dans le but de rompre le front de la Meuse et de prendre à revers l'armée française attirée en Belgique. Le plan va parfaitement fonctionner. Pourtant, comme l'explique l'historien américain William L. Shirer, ce scénario catastrophe aurait pu être évité :

Non seulement les chefs français pensaient avoir amplement le temps de faire face aux Allemands sur la Meuse, mais, malgré toutes les indications contraires, ils croyaient toujours que la bataille décisive ne se livrerait pas là. En vain le général d'Astier leur avait répété que toutes ses reconnaissances aériennes signalaient la concentration de la masse cuirassée allemande dans les Ardennes, prête pour une offensive en direction de la Meuse au-dessous de Namur¹⁴.

Dès le 11 mai, François avertit Gamelin qu'une forte concentration de blindés allemands semble préparer une attaque à travers les Ardennes. Ignorant l'avertissement, Gamelin lui téléphone pour lui ordonner d'employer ses avions